

Frérot et Sœurette

Frérot prit sa Sœurette par la main en lui disant : "Depuis que notre mère est morte, nous n'avons plus un seul moment de bon ; tous les jours, la marâtre nous bat et, si nous voulons nous approcher d'elle, elle nous repousse à coups de pied. Nous n'avons à manger que les croûtes de pain qui restent, et le chien, sous la table, est plus heureux que nous : lui, au moins, il attrape de temps à autre un bon morceau qu'elle lui jette ! Pitié de Dieu, si notre mère le savait ! Viens-t'en, que nous allions ensemble courir le vaste monde !

Tous les jours, main dans la main, ils cheminèrent à travers champs, à travers prés, ou encore, parmi les pierres et les cailloux ; et quand il se mit à pleuvoir, Frérot dit à Sœurette : "Dieu pleure en même temps que nos cœurs." Au soir, ils se trouvaient dans une grande forêt et ils étaient si fatigués, si fatigués par leur lourd chagrin, la faim et le long chemin qu'ils avaient fait, qu'ils se glissèrent dans le creux d'un arbre et s'endormirent tout simplement.

Le lendemain, lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil était haut déjà et il faisait bien chaud. "Sœurette, j'ai grand soif, dit Frérot ; si je savais où trouver une source, j'irais y boire. Mais, je crois bien que j'entends murmurer un ruisseau." Il prit Sœurette par la main, et les voilà partis à la recherche du ruisseau.

Or, la marâtre, qui était une sorcière, avait bien vu partir les deux enfants et les avait suivis en cachette, se glissant derrière eux comme le font les sorcières ; et elle avait ensorcelé toutes les sources de la forêt. Quand donc ils arrivèrent près du joli ruisseau qui cascadaient en étincelant sur les pierres, et comme Frérot voulait y boire, Sœurette entendit l'eau qui chuchotait dans son murmure : "Le premier qui s'y désaltère est changé en panthère ; le premier qui s'y désaltère est changé en panthère..." "Je t'en prie, Frérot, n'y bois pas, cria-t-elle, sinon tu deviendrais une féroce panthère et tu me dévorerais !"

Si grand soif qu'il eût, Frérot ne but point et dit : "J'attendrai une prochaine source." Mais, lorsqu'ils arrivèrent au deuxième ruisseau, Sœurette entendit comme il murmurait : "Qui boit un coup devient un loup ; qui boit un coup devient un loup..." "Je t'en supplie, Frérot, n'y bois pas, sinon tu serais changé en loup et tu me mangerais." Il ne but point et dit : "J'attendrai jusqu'à la prochaine source, mais cette fois j'y boirai, quoi que tu puisses dire, parce que j'ai trop soif !" Et, lorsqu'ils arrivèrent à la troisième source, Sœurette l'entendit, qui chuchotait dans son murmure : "Qui boit mon eau est changé en chevreau ; qui boit mon eau est changé en chevreau..." "Oh, petit frère, je t'en supplie, n'y bois pas ! N'y bois pas, car tu serais changé en chevreau sauvage et tu t'échapperais loin de moi ! Or, frérot s'était déjà jeté à genoux et penché sur la source, où il buvait avidement ; mais, dès qu'il eut mouillé ses lèvres d'une seule goutte, il n'y eut plus là qu'un petit chevrillard ou, comme on dit, un faon.

Sœurette pleura sur le pauvre petit être ensorcelé, son malheureux petit frère ; et le petit faon pleurait aussi, tristement assis près d'elle. "Ne pleure pas, mon cher petit faon, lui dit-elle pour le consoler : je ne t'abandonnerai jamais." Et elle tira sa jarretière d'or pour la lui mettre en collier, puis elle tressa une souple laisse d'osier fin pour le mener et le garder à la main. Elle s'en alla ainsi et s'enfonça toujours loin, toujours plus profondément dans la forêt ; et, quand ils

eurent marché longtemps, longtemps, ils arrivèrent devant une maisonnette abandonnée. Sœurette regarda à l'intérieur et, comme elle était vide, pensa : "Nous pourrions nous installer ici et y rester. Aussitôt, elle alla chercher des feuilles et de la mousse pour faire une douce litière au petit faon, et, désormais, chaque matin, elle s'en alla ramasser, pour elle, des baies sauvages, des racines ou des noisettes, et, pour le faon, de l'herbe tendre qu'il mangeait dans sa main ; et il se régala, gambadant gaiement autour d'elle. Le soir, quand Sœurette était bien fatiguée, elle faisait sa prière et posait sa tête sur le flanc doux du faon, s'endormant sur ce tiède oreiller. Ah ! si seulement Frérot avait gardé sa forme humaine, qu'ils eussent donc été heureux !

Quand ils eurent ainsi vécu au bout d'un long temps dans cette solitude sauvage, il advint que le roi de la contrée mena une grande chasse à courre dans la forêt, qui retentit soudain du son du cor, des jappements heureux des chiens de la meute et des appels joyeux des chasseurs. Pour le jeune faon, quelle envie et quelle impatience de rentrer dans le jeu ! "Ah ! Laisse-moi aller, Sœurette, laisse-moi libre d'y courir !", supplia-t-il. Elle ne voulait pas mais il insista tellement qu'elle finit par y consentir. "Soit ! dit-elle, mais promets-moi de rentrer à la maison, ce soir. Et comme je garderai la porte close devant les méchants chasseurs, tu frapperas en me disant : "Sœurette, ouvre-moi !" pour que je sache te reconnaître."

Le faon bondit aussitôt dehors, bien heureux et bien aise de courir à sa guise et de goûter la liberté. Le roi et ses chasseurs aperçurent le bel animal et se lancèrent à sa poursuite, courant, mais courant sans pouvoir le rejoindre, car chaque fois qu'ils croyaient enfin le tenir, il bondissait par-dessus le fourré et disparaissait à leur vue. A la brune, le jeune faon revint bien vite à la petite maison, frappa à la petite porte et dit : "Sœurette, ouvre-moi !" La porte s'ouvrit aussitôt et il entra d'un bond pour aller se jeter sur sa douce litière et s'y reposer, toute une bonne nuit.

Le lendemain, la grande chasse recommença, et sitôt que le jeune faon eut entendu sonner le cor et crier les "ho ho" des chasseurs, il ne put plus y tenir : "Sœurette, supplia-t-il, laisse-moi aller !" Elle lui ouvrit la petite porte en lui recommandant de bien rentrer le soir sans oublier de lui donner son petit mot de passe. Dès que le roi et ses chasseurs aperçurent de nouveau le jeune faon au collier d'or, ils le prirent tous en chasse et le poursuivirent toute la journée, mais il était trop vif et trop rapide ; vers le soir, pourtant, ils réussirent à le cerner, et l'un de chasseurs le toucha légèrement au pied. Le faon leur échappa certes, mais il boitait et sa course en était ralentie, si bien qu'un chasseur réussit à le suivre dans sa retraite jusqu'à la maisonnette, où il l'entendit appeler : "Sœurette, ouvre-moi !" Il vit la porte s'ouvrir et se refermer bien vite, juste le temps de le laisser entrer. Notant bien tout dans sa mémoire, il revint vers le roi et lui rapporta ce qu'il avait vu et entendu. Le roi déclara : "Nous reprendrons la chasse, demain."

Sœurette avait été très effrayée en voyant que son cher petit faon avait été blessé. Elle lava le sang de la plaie, y appliqua des herbes et l'envoya bien vite se coucher pour qu'il se rétablisse. Mais la blessure était si insignifiante qu'il n'y pensait même plus le lendemain matin. Et, quand il entendit le joyeux tohu-bohu de la chasse dans le bois, son impatience le reprit et il dit : "Je n'y tiens plus, il faut que j'y aille ! Et ils ne m'attraperont pas de sitôt." Sœurette fondit en larmes et lui dit : "Ils te tueront, et moi qui suis ici toute seule dans la forêt, je serai abandonnée de tous au monde. Non ! je ne te laisse pas sortir - Mais j'en mourrai de chagrin si je n'y vais pas ! répondit le jeune faon. Je ne peux pas entendre le son du cor sans bondir de mes quatre membres !" Ne pouvant pas faire autrement, Sœurette finit par lui ouvrir la petite porte ; mais elle avait le cœur

bien lourd quand il bondit avec allégresse et disparut dans la forêt. Le roi, quand il le vit, annonça à ses chasseurs : "Nous allons le poursuivre toute le jour et jusque dans la nuit s'il le faut : mais que personne ne lui fasse de mal." Au coucher du soleil, le roi s'écarta et dit au chasseur de la veille : "Viens maintenant et montre-moi cette maisonnette dans les bois." Il y allèrent, et quand il fut devant la petite porte, le roi frappa et dit : "Sœurette, ouvre-moi !" La porte s'ouvrit et le roi entra pour se trouver devant une jeune fille si belle qu'il n'en avait jamais vu aucune qui lui ressemblait. Elle, de son côté, sursauta de terreur en voyant que ce n'était pas son petit faon, mais un homme qui était entré et qui avait la tête couronnée d'or. Son regard pourtant était tendre et il lui prit affectueusement la main pour lui demander : "Veux-tu venir avec moi dans mon château et devenir mon épouse chérie? - Oh oui ! répondit la jeune fille, mais si le faon est avec moi, car je ne l'abandonne pas. - Il sera avec toi aussi longtemps que tu vivras, dit le roi, et il aura toujours tout ce qu'il faut."

Le faon arriva sur ces entrefaites et entra d'un bond dans la maisonnette ; elle l'attacha à la laisse d'osier, qu'elle serra bien fort dans sa petite main, et ainsi ils sortirent tous deux de la petite maison de la forêt. Le roi prit la jolie demoiselle en croupe sur son cheval et la ramena dans son château, où les noces furent célébrées en grande pompe ; elle fut donc Madame la reine et ils vécurent dans longtemps ensemble dans le bonheur. Le petit faon au collier d'or était choyé et dorloté, gambadant à son aise dans le parc du château.

Or, la méchante belle-mère, à cause de laquelle ils s'en étaient allés dans le vaste monde, croyait, pendant ce temps, que Sœurette avait été mangée par les bêtes sauvages dans la grande forêt, et que Frérot, devenu jeune faon, avait été tué par les chasseurs. Aussi, lorsqu'elle apprit qu'ils étaient si heureux et que tout allait bien pour eux, fut-elle rongée dans le fond de son cœur par la rage et l'envie ; et elle ne connaissait plus de repos, n'ayant d'autre pensée que d'arriver à faire le malheur de nouveau. En outre, sa propre véritable fille, qui était laide comme la nuit et qui n'avait qu'un œil, lui en faisait un blâme et répétait : "Etre reine, c'est un bonheur qui devait me revenir à moi ! - Patience, ma fille, lui disait la vieille avec une joie mauvaise : quand le moment sera venu, sois sûre que je ne perdrai pas mon temps !"

Or, le moment vint en effet, que la femme reine mit au monde un beau petit garçon ; et comme le roi s'en était allé à la chasse, la vieille sorcière prit l'apparence d'une femme de chambre, entra dans la pièce où reposait l'accouchée et lui dit : "Le bain est prêt, Madame. Venez vite, sinon l'eau va refroidir ; le bain vous fera grand bien et vous rendra vos forces. Sa fille aussi se trouvait là, et toutes les deux aidèrent la reine à se lever et la menèrent jusqu'à la salle de bain, où elles la mirent dans la baignoire. Vite, elles refermèrent la porte derrière elle et se sauvèrent car elles avaient fait un feu d'enfer dans cette salle de bains, de façon que la jeune reine y fût promptement étouffée.

Cela fait et bien fait, la mégère prit sa fille, lui mit une coiffe sur la tête et la coucha dans le lit à la place de la reine. En sorcière qu'elle était, elle lui avait évidemment donné l'apparence et la ressemblance de la jeune reine, à l'exception toutefois de l'œil qui lui manquait, car elle ne pouvait pas le lui rendre. Et pour que le roi ne s'aperçût de rien, elle n'aurait qu'à rester couchée sur le côté de son œil manquant. Le soir, donc, quand le roi fut rentré de la chasse, il apprit avec une joie extrême qu'un bel enfant lui était né ; mais quand il voulut courir au chevet de sa tendre femme pour la voir et prendre des nouvelles de sa santé, la vieille lui barra vivement le chemin :

"Restez où vous êtes, lui dit-elle, et n'allez surtout pas ouvrir les rideaux: la reine a besoin de se reposer et ne doit pas encore voir la lumière !" Le roi se retira aussitôt et ne sut point que ce n'était pas la vraie reine qui se trouvait dans le lit clos.

A minuit, quand tout dormait dans le château, à l'exception de la nourrice qui veillait près du berceau du nouveau-né, voilà que la porte s'ouvrit et que la véritable reine entra dans la chambre du bébé. Elle alla au berceau, prit l'enfant dans ses bras et lui donna la tétée ; puis elle arrangea son oreiller en le tapotant un peu et recoucha l'enfant en le bordant soigneusement dans sa petite couverture. Elle n'oublia pas non plus le petit faon qui dormait dans un coin, se pencha sur lui et lui fit une douce caresse sur le dos. Toujours sans bruit et sans un mot, elle regagna la porte et s'en fut. Le lendemain, la nourrice interrogea les gardes pour savoir s'ils avaient vu quelqu'un circuler dans le château. "Personne, répondirent-ils, nous n'avons vu personne entrer ou sortir."

Plusieurs nuits de suite, elle revint de la même manière, à la même heure et toujours sans prononcer la moindre parole. La nourrice la voyait, chaque fois, mais elle n'osait rien en dire à personne. Et puis, après un certain temps, la reine parla, pour la première fois, dans la nuit : ***Comment va mon enfant ? Comme va mon faon ? Deux fois encore, je reviendrai, puis plus jamais.*** La nourrice n'osa pas se risquer à lui répondre ; mais, dès qu'elle eut disparu, cette nuit là, elle courut elle-même tout raconter au roi. "Mon Dieu, qu'est-ce que cela ? dit le roi. La nuit prochaine, je veillerai près de l'enfant." Et, le soir même, en effet, il vint dans la chambre du bébé et attendit. Vers minuit, la reine apparut, de nouveau et dit : ***Comment va mon enfant ? Et comment va mon faon ? Un soir encore, je reviendrai, puis plus jamais*** " Ensuite, elle soigna son enfant comme d'habitude, caressa le faon qui dormait et disparut. Le roi n'osa pas non plus lui parler, mais revint et veilla aussi la nuit suivante. Elle apparut et dit : ***Comment va mon enfant ? Et comment va mon faon ? Ce soir encore, mais plus jamais je ne viendrai.*** "

Alors, le roi ne put se contenir ; il s'élança vers elle et lui dit : "Tu ne peux être que ma femme, chérie et pas une autre ! - Oui, je suis ta femme chérie", répondit-elle, en retrouvant, par la grâce de Dieu, la vie et sa jeunesse, et ses couleurs et sa santé. Puis elle raconta au roi le forfait que la sorcière et sa fille avaient commis contre elle. Le roi les livra toutes les deux à la justice et elles furent condamnées : la fille fut abandonnée dans la grande forêt, où elle fut déchirée par les bêtes sauvages ; quant à la sorcière, elle fut mise au bûcher et périt dans les flammes très misérablement. Mais, lorsqu'elle eut été complètement brûlée et fut réduite en cendres, le jeune faon fut aussitôt métamorphosé et retrouva sa forme humaine. Et ce fut ainsi que Sœurette et Frérot vécurent désormais et furent heureux ensemble jusqu'à la fin de leurs jours.

(Jacob et Wilhelm Grimm, ***Les contes***, texte et présentation par Armel Guerne)